

forme du bien. Ce qui est bien, ce qui est vrai doit être seul présenté comme beau, parcequ'en effet la beauté ne saurait être où est le faux, où est le mal. La beauté a son principe dans Dieu : elle découle de lui : c'est comme un reflet de sa splendeur jeté sur la nature. Que serait une beauté qui ne pourrait se rapporter à lui, qui ne viendrait pas de la beauté suprême ? Où en serait le principe ? Donc ce qu'il y a de vraiment beau, c'est ce qui est connu comme venant de Dieu. Le beau idéal, que recherche le poète et dont l'aspect exalte l'âme de sentimens si purs et si nobles, ne produit cet effet, que parcequ'il donne à l'intelligence, comme une intuition d'un ordre surnaturel, où tout est agrandi, où tout se rapporte à la beauté, à la vérité suprême. Aussi tout sentiment profond se résoud toujours en un désir vague de l'infini, en une tendance vers un bien qui satisfasse pleinement l'âme, c-a-d, vers Dieu.

La notion du beau se trouve donc dans la connaissance des rapports qui existent entre le cœur de l'homme, et le bien auquel il doit aspirer. Mais c'est la religion qui exprime et explique ces rapports. Elle doit donc donner le type du beau, et l'on peut et doit dire que le beau est révélé comme le vrai. Le goût a donc besoin, pour se former, des principes religieux, et il ne peut être juste que dans une âme fidèle à la morale, en sorte que, comme l'a dit M. de Maistre, le beau c'est ce qui plaît à la vertu éclairée.

Si de cette théorie du beau qu'on ne peut rejeter sans contredire les principes posés plus haut, on descendait à l'expression du beau dans les productions de l'esprit humain, on aurait la démonstration pratique de cette doctrine, en voyant que la religion a donné au génie ses plus belles inspirations, et à l'art les plus beaux types.

Dans les idées générales que nous venons d'exprimer se trouve essentiellement renfermée, croyons nous, la décision des questions si débattues de nos jours sur les divers genres de littérature.

D'après ces considérations sur les différens objets des connaissances humaines, tout est donc lié à la religion. Elle embrasse tout, rien ne s'explique sans elle. Toute théorie a donc besoin de son secours, ou moins pour ne pas conduire à un but autre que celui que le créateur a donné à l'homme.

Croire le catholicisme vrai, et ne pas l'admettre comme principe régulateur des connaissances humaines, cela nous semble contraire à la logique, et méconnaître la religion elle-même. Nous croyons pouvoir désirer qui que ce soit de démontrer que notre théorie repose sur des principes erronés, ou que la conclusion que nous avons tirée ne soit pas juste. Si on ne le peut, il faut donc admettre notre maxime : Hors la religion, c-a-d, pour nous le catholicisme, point de vérité, de beauté, de bonté, point de salut pour tout système qui ne repose pas sur cette base chrétienne.

Ainsi le vrai, le beau, le bien, objet des sciences sociales, philosophiques, littéraires, ne peuvent être atteints qu'à l'aide des lumières de la religion. Ces objets correspondent aux trois facultés de l'âme, dont l'intelligence se porte vers le vrai, l'amour vers le beau, et dont l'activité cherche à produire le bien. Si ces facultés sont ainsi appliquées à leur objet légitime, alors l'homme tout entier rend hommage à son auteur. Connaître le vrai,